

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 143 (1998)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Le "Désert des Tartares" ou les illusions de la paix? : Réflexions sur une utopie... 1re partie  
**Autor:** Pedrazzini, Dominic M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-345874>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le « Désert des Tartares » ou les illusions de la paix ?

## Réflexions sur une utopie... (1)

Le titre de cet exposé peut paraître insolite et je m'en voudrais de vous lasser par des états d'âme. Cependant, je n'oublierai jamais le film exceptionnel que fut *Le Désert des Tartares* tiré du roman de Dino Buzzati et porté à l'écran à la fin des années 1970. Ce récit allégorique de l'angoisse, de la chute du temps et de la condition humaine est entré, dès sa parution en 1940, dans la catégorie rare des classiques du XX<sup>e</sup> siècle et des chefs-d'œuvre universels.

■ Col Dominic M. Pedrazzini<sup>1</sup>

De quoi s'agit-il ? C'est l'absurde destin d'un jeune officier affecté à la garde d'une citadelle sombre et silencieuse, gardienne inutile d'une frontière morte. Au-delà de ses murailles, s'étend une vaste plaine stérile, le désert des Tartares. A quoi sert donc cette garnison immobile aux aguets d'un ennemi invisible ? Les Tartares attaqueront-ils un jour ? Des Tartares y en eut-il jamais ? Notre lieutenant s'installe dans une attente indéfinie, triste et oppressante. Rien ne se passe ; l'espérance faiblit, l'horizon reste désespérément vide. Les années fuient comme les ambitions et les occasions de quitter ce poste maudit. La construction d'une route de l'autre côté de la frontière surprend les gardiens de la citadelle pendant quelque temps... Puis, de fausses alertes en mirages évanouis, l'attention se relâche, les nerfs s'usent, la maladie gagne les corps et les âmes.

Et puis, brusquement, alors que ces militaires languissent, l'adversaire s'approche. De loin, de très loin, on le voit arriver en colonnes innombrables. L'ennemi avance, l'ennemi est là. L'alerte est donnée mais il est trop tard. La paix a usé les gardiens du fort, elle les a englutis, absorbés, liquéfiés. A force d'attendre, les défenseurs ont cédé... avec la place qu'ils devaient tenir.

### L'anesthésie des esprits

Comme cèdent peut-être – serais-je tenté de dire aujourd'hui – nos réflexes de défense face à une sorte de paix en Europe occidentale – non la paix de l'âme et des hommes de bonne volonté – mais une paix toute relative qui, sournoisement, anesthésie les esprits. Longtemps privé d'infection, notre organisme ne produit plus d'anticorps. Au premier abcès – et Dieu sait, hélas, s'ils prolifèrent vite actuellement – nous ne constatons d'autre réaction que l'apathie ou la fibrillation.

Par exemple, certain ultimatum outre-Atlantique qui touchait en premier lieu bel et bien la Suisse et les Suisses, Etat et peuple souverains, avant de viser éventuellement les vrais coupables ! On en a accepté l'augure : on a traité, non d'Etat à Etat, mais d'Etat à particulier dans des conditions humiliantes. Qui s'excuse s'accuse, vous connaissez la suite. Seulement voilà, si nous ne sommes pas responsables de ce qui s'est passé il y a cinquante ans, nous le sommes effectivement de ce qui se fait aujourd'hui.

Or, l'Etat, le Pays, la Patrie, ne sont-ils pas les prolongements du moi, de l'individu, du citoyen vis-à-vis de lui-même et des autres ? Vis-à-vis du monde ? Mais, à force de mondialiser, de globaliser, de subir la pression du temps et des affaires, on se dispense d'analyser les événements. On privilégie la catégorisation élémentaire, le manichéisme primaire. Celui-là même que l'on reproche aux régimes totalitaires, aux dictatures honnies.

<sup>1</sup>Exposé présenté le 18 octobre 1997 à l'état major de la division de campagne 2. La forme orale a été conservée.

**Il est assez curieux de constater que se sont développés, parallèlement en Europe, le SIDA et un déficit accru des systèmes immunitaires moraux, sociaux, économiques et politiques.**

Physique ou mentale, une léthargie prolongée face aux agressions les plus diverses, mène au chaos, à la fin de la civilisation, au néant.

Nous ne souhaitons pas la guerre, certes, mais la paix est plurielle, dans son sens comme dans la compréhension de ses causes et de ses conséquences. Causes et conséquences dont on parle d'ailleurs toujours à propos des conflits, mais peu à propos de la paix car on tourne en rond par évidence! Les causes de la paix, dit-on, se trouvent dans la disparition des causes de guerres. Très souvent, on a été conduit ainsi à dépasser le niveau des faits politiques ou militaires pour s'attacher aux impulsions agressives qui, plus profondément, ont leur siège dans la psychologie individuelle. La pacification définitive tiendrait alors à une amélioration du genre humain. En réalité, les guerres sont provoquées par des événements, des processus, des décisions qui échappent au contrôle des peuples concernés, si bien que la paix internationale est un phénomène en soi qui ne peut pas s'expliquer uniquement par la psychologie individuelle ou interindividuelle.

## Qu'est-ce que la paix ?

La définition de la paix est plutôt négative: la paix, rapport de personnes qui ne sont pas en conflit ou, alors, absence de querelle. Elle sous-entend la sérénité, le calme, la tranquillité de l'âme, de l'esprit, de la société. Victor Hugo ne lance-t-il pas en caricaturant notre pays: «Le Suisse trait sa vache et vit paisiblement». «La paix est un mot vide sens; c'est une paix glorieuse qu'il nous faut», s'exclamait Napoléon. Alors que John Milton affirme: «La paix ne corrompt pas moins que la guerre ne dévaste», Clémenceau reconnaît qu'«il est plus facile de faire la guerre que la paix», Lénine déclare: «La paix: une trêve pour la guerre», Victor Hugo reconnaissait que «la guerre, c'est la guerre des hommes: la paix, c'est la guerre des idées». Robert de Saint-Jean constatait: «La paix est le temps où l'on dit des bêtises, la guerre, le temps où on les paie». Ou encore: «Une guerre indéfiniment différée, ça ressemble beaucoup à la paix», d'après Roger Martin du Gard. Mais citons aussi l'Évangile selon saint Mathieu: «Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu!».

Inversement, absence de guerre ne signifie pas nécessairement absence de conflit. Force est de constater que, dans la plupart des définitions de la paix, dans le concept que l'on ébauche à

son sujet, le mot comporte en soi une équivoque. Quand commence la paix? Quand finit-elle? Elle forme une parenthèse entre les hostilités.

**Absence de guerre ne signifie pas nécessairement absence de conflit.**

Pour Hérodote, «Nul homme n'est assez dénué de raison pour préférer la guerre à la paix.» Raymond Aron reprend cette phrase quasiment à son compte. Pourtant, considérée comme affirmation de fait, elle est des plus erronées: à toutes les époques, les hommes n'ont-ils pas considéré la guerre soit, d'abord, comme l'activité normale de la société, soit, ensuite, comme l'ultima ratio – le dernier recours – et, par là, comme inhérente à la condition humaine ou à la nature de la politique? A moins d'être ironique, la phrase d'Hérodote ne peut être comprise que comme normative: la guerre ne serait jamais porteuse de sa propre justification, elle serait menée au nom d'une paix à atteindre ou à rétablir. Selon Aristote, la guerre ne serait qu'un moyen en vue de la paix, comme le travail en vue du loisir et l'action en vue de la pensée.

**La guerre ne serait jamais porteuse de sa propre justification, elle serait menée au nom d'une paix à atteindre ou à rétablir.**

En outre, nous constatons aussi que les penseurs, d'Hé-

raclite à Foucault, n'ont pas manqué d'affirmer la primauté du conflit sur l'harmonie, du désordre sur l'ordre, de la force sur la forme. De la dialectique hégélienne à la guerre des dieux wébérienne, en passant par la lutte pour la vie, la lutte des classes et la volonté de puissance, les formules ne manquent pas pour généraliser et fonder la prédominance de la guerre.

Or, il semble important de distinguer la guerre proprement dite, non seulement du conflit biologique ou social, mais aussi de la violence individuelle ou collective telle que Rousseau la définit dans cette phrase: «La guerre n'est pas une relation d'homme à homme mais une relation d'Etat à Etat».

## L'origine de la guerre

Pour certain théoricien contemporain comme Waltz, il y a trois directions où l'on a pu chercher l'origine de la guerre: le comportement des hommes, la structure intérieure des Etats et l'anarchie internationale. Ainsi, les guerres sont-elles dues à la nature humaine, au péché originel, aux instincts, aux passions ou aux préjugés: ce

sera la tâche de la religion, de l'éducation, voire de la psychiatrie d'opérer une conversion dans l'âme de l'homme pour l'amener de la guerre à la paix. Sous un autre angle, il voit la source de la guerre dans la nature des Etats, des nations ou des sociétés particulières. La guerre peut être due à l'esprit de croisade ou de conquête; les régimes républicains ou démocratiques amèneront la paix puisque les peuples, suivant leur intérêt, ne seront pas assez fous pour s'exterminer eux-mêmes. Faudrait-il suggérer au peuple souverain d'exiger un référendum avant chaque mobilisation? Or, là également, s'opposent les idéologies dans la création ou l'éradication des antagonismes sociaux. A l'instar des théoriciens du XIX<sup>e</sup> siècle opposant à la société militaire la société industrielle, à la domination des hommes l'administration des choses, faut-il remonter au XVIII<sup>e</sup> siècle et à la «paix par le commerce»?

Pendant toute l'histoire du système moderne des Etats, il y a eu trois traditions intellectuelles rivales: la tradition hobésienne ou réaliste, qui considère la politique internationale comme un état de guerre; la tradition kantien-

ne ou universaliste, qui voit à l'œuvre, dans la politique internationale, une communauté potentielle embrassant toute l'humanité; et une tradition grotienne ou internationaliste, qui voit la politique internationale comme prenant place à l'intérieur d'une société internationale. Or, les relations internationales occupent une place fort discrète chez les penseurs comme Rousseau, Marx, Hobbes, Platon ou Aristote: les liens avec l'extérieur viennent troubler l'unité de la cité: les impératifs de la survie se substituent à ceux de la vie bonne, la cité risque d'être dominée par ceux qui la défendent ou ceux-ci risquent d'imiter ceux qui la menacent. C'est le problème de Machiavel: peut-on être bon dans un monde de méchants? C'est aussi la question de la taille des Etats, posée à la suite des Anciens, par Montesquieu et par Rousseau; petite, une république risque de perdre son existence; grande, elle risque de perdre ses raisons d'exister. Dans un cas, elle risque d'être victime de la guerre extérieure, dans l'autre, de la discorde intérieure.

**D. M. P.**  
(A suivre)